

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15, avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15.

LA VÉNUS DE MÉDICIS.

Pour être à la mode aujourd'hui, il ne faut pas être connoisseur en peinture, en poésie et en sculpture, il ne faut pas même être amateur des beaux-arts, on vous dispense de goût, de tact, de lumières, de jugement; mais quand il y a une pièce nouvelle, il faut avoir assisté à la première représentation, il faut avoir été témoin de l'inauguration de tel lycée, et avoir couru à l'ouverture de tel muséum. Si l'on vous demande ce que vous y avez vu, ne répondez pas, tel ouvrage est admirable comme un tableau du Titien, une statue de Phidias ou de Cléomène: si donc! va-t-on dans les Muséum pour en admirer les chefs-d'œuvres? Non, c'est pour y voir le rassemblement de la bonne compagnie, comme au spectacle on ne va pas juger la pièce nouvelle: on peut bien la siffler à la fin, si la fantaisie vous en prend; mais, pendant qu'elle est jouée, il est du bon ton de tourner le dos au théâtre, de critiquer Célémène, de lorgner Elise, et de faire des signes à Laïs, voilà le vrai genre. Ainsi donc, il faut tout juger sans rien connoître, tout voir sans rien regarder. Pourquoi? C'est la mode: il n'y a rien à répondre à cela.

Et cette mode ne se borne pas seulement aux hommes, les femmes l'ont adoptée: depuis trois ou quatre jours va-t-on faire une visite à une élégante, après le premier bon jour elle ne manque pas de vous demander: Avez-vous vu *la Vénus de Médicis*? La *Vénus de Médicis*? — Non, Madame, je ne l'ai pas vue. — Mais c'est affreux, Monsieur; comment osez-vous avouer une chose pareille? Quelle négligence! c'est impardonnable. Ne dites donc pas cela, vous seriez perdu. N'avoir pas vu la *Vénus*! — Madame, je dirai que je vous ai vue. — Pas de plaisanterie, Monsieur. — C'en est une en effet que d'oser vous comparer à une statue; vous valez mieux que ça. — Vous êtes trop galant. Allons, je veux avoir soin de votre réputation; aussi bien mes chevaux sont attelés, je veux vous mener au Muséum, je ne serai pas fâchée de revoir la *Vénus*. — Vous l'avez donc vue? — Dès le premier jour, Monsieur. — Nous voilà donc dans la calèche de la belle avec qui hier

j'eus une conversation pareille , et dans un instant au Musée. A peine entrés , une statue couchée , et qui montrait d'assez belles formes , frappe mes regards , et je m'arrête en extase. C'est là , c'est là , me dit *Florise* ; vous voyez la *Vénus de Médicis*. — *Florise* , qui l'avoit déjà vue , auroit volontiers , et de préférence , regardé la compagnie ; mais je la priai de me faire comprendre le chef-d'œuvre , que je trouvois au-dessous de sa réputation. D'abord elle m'en fit l'éloge en termes généraux , et me disoit d'ailleurs , c'est la mode de la trouver belle : mais comme je ne me rendois pas à ces raisons , pour la première fois *Florise* ne fut pas obstinée , et se rendit aux miennes ; une femme se laisse aller si facilement à dire du mal d'une autre femme ! — En effet , me dit-elle , au lieu de la mettre sur un lit antique , on la représente couchée sur je ne sais quelle espèce de coussin : eh puis , quel bras mal-adroit ! ne cachet-elle pas ce que les femmes du jour ont tant de plaisir à montrer.... sa gorge.... la chose la plus-innocente du monde. Ensuite quelle posture ! sembler s'étudier à nous dérober ses traits. — Oui , mais aussi lui dis-je : Allons , taisez-vous , je suis contre la *Vénus de Médicis* , je veux en dire du mal dès ce soir , et je suis sûr que demain elle sera discréditée dans le beau monde : la conversation devenoit tout-à-fait singulière ; maintenant c'étoit moi qui étois obligé de défendre la *Vénus de Florence* contre la *Vénus de Paris* , lorsqu'un quidam s'avance vers nous , et dit à lui-même , mais à intelligible voix : *J'ai vu la Vénus de Médicis* , voyons celle-ci maintenant. Nous sommes tous surpris , je cours acheter un livret , et je vois qu'en effet nous avions pris une statue pour l'autre. Mais , dis-je à *Florise* , comment avez-vous pu vous méprendre , vous qui me disiez l'avoir vue hier. — Ma foi , me répondit-elle : la *Vénus au bain* , la *Vénus pudique* , la *Vénus accroupie* , la *Vénus aux belles fesses* , il y en a tant que j'ai pu me tromper ; d'ailleurs hier en la regardant , je faisois la conversation avec un jeune homme : tenez , le voilà , il est très-instruit , il va tout nous expliquer. Ah , bon jour , *Florimond*. — Bon jour , aimable dame. — Vous me voyez avec un jeune homme qui brûle de faire connoissance avec la *Vénus*... j'en suis bien fâché , elle ne reçoit pas aujourd'hui. — Comment donc vous voulez rire ? — Non , c'est demain son jour de bal , elle danse la gavotte avec moi. — Qui , la *Vénus de Médicis* ? — Eh non , la *Vénus de Paris*. — Non , nous parlions de l'autre. — Ah l'autre , c'est différent. Eh ben , vous n'avez pas besoin de moi : c'est une *Vénus populaire* qui se montre à tout le monde ; d'ailleurs ce n'est point aussi beau qu'on vouloit bien le dire , j'aime mille fois mieux celle de Versailles , le marbre en est au moins blanc , plus poli. Tenez , voyez , celle-ci est toute aliénée. Ah , si donc , si donc ! Ah ça , eh que veut dire cette inscription au-dessous. — L'inscription au-dessous , répondis-je , signifie *Cleomene d'Apollodore fecit à Athènes*. — Non , Monsieur , me dit l'élégant d'un air de suffisance , cela veut dire , *Cleomène Athénien d'Ephèse*. — Je me rappellai l'explication de *Ridendo castigat mores* , le rideau cache le mur ;

je vis que le mot grec ressembloit à Ephèse. — Il a raison , me dit Florise , n'allez pas le contrarier , c'est lui qui décide de tout dans le monde et qui donne le ton. — Et je me dis , voilà nos connoisseurs , nos amateurs , nos gens du bon ton , voilà des pièces , des artistes et des Vénus bien jugées. *Ah poveri !!!*

C*** N***.

LES VIS-A-VIS.

Couplets à Madame Marie Fon.

Air : *Jeunes beautés , aux regards tendres.*

Vis-à-vis le Dieu qui m'inspire ,
Marie est mon plus ferme appui ;
Aux accords touchans de ma lyre
Je peux l'égaliser aujourd'hui ;
Et pour mieux célébrer sa fête
Je veux , à la face des ris ,
Lui entonner la chansonnette
Des jolis petits *vis-à-vis*.

Mon *vis-à-vis* , tendre Marie ,
N'est pas trop éloigné du tien ;
Quand tu lèves ta jalousie ,
J'apperois aussitôt le mien.
Ah ! si ta divine patronne
M'offroit un part de paradis ,
Je lui dirois : « Merci , ma bonne ,
» Je m'en tiens à mon *vis-à-vis*. »

On aime à regarder en face
L'objet qu'on chérit tendrement ;
Avec plaisir l'œil se délasse
Quand il fixe un minois charmant :
C'est en vain qu'on cherche à connoître
La beauté dont on est épris ,
Si l'on ne peut de la fenêtre
Voir son joli p'tit *vis-à-vis*.

Au fond d'un bosquet solitaire ,
Ah ! combien l'amoureux pasteur ,
Vis-à-vis sa tendre bergère
Doit sentir palpiter son cœur !
A l'ombre d'un verd sycamore
Il feint d'attendre ses brebis ,
Pour pouvoir contempler encore
Son pauvre petit *vis-à-vis*.

Quand l'heureux amant de Clythie
Voulut habiter Hélicon ,
Il manquoit à sa courtoisie
Un joli *vis-à-vis* , dit-on ;
Il en trouva neuf : quelle aubaine ,
Pour l'œil à qui tout est soumis !
D'avoir , non loin de l'Hypocrène ,
Les neuf vierges pour *vis-à-vis*.



Mais , les *vis-à-vis* de la fable
Sont voilés par la nuit des tems,
Le mien beaucoup plus véritable
Reparoît à chaque printems ;
Et comme une élégante rose ,
Portant boutons épanouis ,
Offre au jardinier qui l'arrose ,
Le plus aimable *vis-à-vis*.

A. DURET.

A N E C D O T E.

Un artiste célèbre, M. B***, étoit depuis dix-huit mois, heureux époux d'une femme charmante. Elle n'avoit que vingt ans; elle unissoit les talens aux agrémens de la figure: elle dessinoit, dansoit, chantoit comme les anges, et la jouissance d'une grande fortune lui permettoit d'ajouter encore toutes les ressources de l'élégance aux dons qu'elle avoit reçus de la nature. On la rencontroit par-tout, au bal, aux promenades, aux spectacles: les femmes trouvoient qu'elle se montrait trop, et les hommes pas assez.

Voilà, pendant un an, M. B*** le plus fortuné des époux. Tout-à-coup il se met en tête d'être jaloux. Eh! pourquoi? Sa femme, il est vrai, est gaie, vive, légère; mais qu'importe? Il suit par-tout ses pas. Elle l'aime; elle n'a point de secrets pour lui: elle donne tout au plaisir, rien à l'intrigue. Aussi B*** lui cache-t-il soigneusement le tourment ridicule dont il est la proie: c'est le jaloux honteux de l'être.

Il est vrai que quelquefois elle sort le matin, et toujours seule. Ce sont ces absences qui l'inquiètent: où va-t-elle? Que ne lui demande-t-il? il n'oseroit. La discrétion des jaloux est quelque fois si bizarre! Que ne l'accompagne-t-il du moins? impossible: B*** est dans son atelier, et la matinée est un tems précieux.

B*** possède un vieux domestique, M. Dubois, jadis son Mentor, aujourd'hui son confident: M. Dubois a par excellence l'intendance du déjeuner. Quand ce déjeuner paroît, B*** dit à M. Dubois: Dubois, avertissez Madame. Quelquefois Dubois répond: elle est sortie. — Sortie! — Oui, Monsieur. — Sans avoir déjeuné? — Sans avoir déjeuné. — Est-elle sortie à pied? — Non, dans une voiture de place. — Seule? — Seule. — Elle ne m'a pas demandé? — Elle a cru que vous n'étiez pas éveillé. — Elle est donc sortie bien matin? — A huit heures à peu près. — Ah, Dubois! — Déjeûnez, Monsieur.

Emilie rentre. La matinée s'écoule, l'heure du diner sonne: Emilie sort de sa toilette, et B*** de son cabinet. L'on sert: on est à table. Le mari est un peu sombre; Emilie caressante. Quelques amis sont là: Emilie parle de la promenade solitaire qu'elle a faite le matin aux Champs-Élysées; ou bien c'est chez sa mère qu'elle a déjeuné, ou bien c'est le Muséum qu'elle a vi-

sité, ou, plus souvent encore, c'est la marchande de modes. Pourquoi ces détails ? dit à part soi l'époux ; on ne l'interroge pas. Pourquoi ? C'est tout simple ; c'est pour détourner les soupçons : et voilà la logique des jaloux.

Les absences matinales continuent ; les inquiétudes maritales augmentent : on n'y tient plus. — Dubois ? — Monsieur ? — La première fois que ma femme sortira le matin, et qu'elle t'ordonnera d'aller lui chercher un carrosse, amenes-en deux, et tu m'avertiras. — Et s'il est trop matin ? — Comment trop matin ! — Oui, comme aujourd'hui, par exemple ; elle est sortie avant cinq heures. Hier au soir je fus porter l'ordre au cocher. — Avant cinq heures ! ah, Dubois ! — Déjeûnez, Monsieur. — A la bonne heure ; mais fais ce que je t'ordonne, et de la discrétion sur-tout.

A cinq heures ! mon malheur est certain : marchande de modes, Elysée, Musée, père, mère, cousines, amies, tout dort à cette heure. Il n'est qu'un amant que l'on soit sûr de trouver éveillé à une heure semblable.

Au diner Emilie n'eut jamais un appétit plus franc. Les eaux de Passy lui ont fait, dit-elle, un bien miraculeux : quel site ! quelle vue ! quel air pur ! la matinée étoit superbe. — Les eaux de Passy ! disoit tout bas l'époux : fort bien ; le détour est heureux. Quelle adresse ! quelle ruse ! quelle fausseté !

B*** n'attendit pas long-tems. Dès le lendemain Dubois accourt : Monsieur, Madame sort. — Et une voiture ? — J'en ai amené deux ; l'une vous attend. — Ma femme n'a rien vu ? — Rien. On se lève, on se presse : on est en robe-de-chambre, en pantoufles ; qu'importe : l'on n'a pas le tems de s'habiller : on accourt, on descend : la dame partoit. On se lance dans le fiacre. — Cocher, suis cette voiture, et tu t'arrêteras où elle s'arrêtera. — Cela suffit.

On part. Les glaces sont levées, les stores baissés : on ne veut pas être vu. Le trajet parut long : en voyage c'est une méchante société que la jalousie et l'impatience. Par malheur, un maudit embarras dans la rue du Bac ralentit encore la course : deux charrettes de foin s'accrochent ; elles obstruent la vue comme le passage. Le cocher, les charretiers, les piétons pestent tout haut, et le mari tout bas. Le fiacre enfin se glisse le long du mur ; il passe. Que d'inquiétudes quand on est jaloux ! Le mari baisse la glace de devant : Cocher, cocher, et l'autre voiture ? — Elle est là ; je la suis. — Bon. La glace est relevée, et le mari se renfonce dans son coin.

On prolonge la rue du Bac : les voilà dans la rue de Sèvres, de la rue de Sèvres sur le boulevard neuf. Quel supplice ! nous n'arriverons pas : où va-t-elle donc ? On prend à droite le chemin de Vaugirard : on est dans la campagne. Cela est inconcevable ; je ne connois personne dans ces cantons. Enfin, la course s'achève : les deux voitures s'arrêtent devant une maison. Elle est isolée, mais jolie. Fort bien ; je m'en doutois, c'est une *petite* maison. Ah ! perfide !

Quand il croit que sa femme a eu le tems de descendre et d'entrer, il descend lui-même, paie son cocher et le renvoie. On avoit gardé l'autre voiture; et il compte bien que la dame lui permettra de revenir avec elle : il n'a pas besoin de deux voitures pour la ramener.

Il est enfin à la porte. Il frappe : on ouvre. Il entre. Que voulez-vous ? dit le portier. — Ce que je veux ! Tu vas le savoir tout-à-l'heure. Où est ma femme ? — Ce drôle-là est dans le secret. Veux-tu répondre, coquin ! ou je vais appeller la garde. — La garde ! es-tu ivre ou fou ? Allons, sors et passe ton chemin. — Que je sorte, bourreau ! tandis.... A qui est cette maison ? — Que t'importe ? Allons, sors d'ici, et ne m'étourdis pas davantage. Quelques domestiques surviennent : le tumulte augmente ; le portier crie ; le mari tempête ; la portière et la cuisinière s'en mêlent : on ne s'entend plus. Au milieu de l'orage le maître de la maison paroît. — Qu'est-ce donc ? — Ma foi, l'on n'en sait rien : c'est un fou. Il m'a traité de coquin, dit le portier ; et moi de bavarde, dit la cuisinière. — Silence ; et le maître s'approche de B. *** : Quel service puis-je vous rendre, Monsieur ? Vous paraissez agité ; votre costume même annonce que quelque chose vous affecte vivement. Calmez-vous, remettez-vous, je vous en prie, et expliquez-vous : si je puis quelque chose pour vous obliger, me voilà prêt. B. *** , un peu déconcerté, le regarde, se tait un moment. Mais enfin la jalousie reprenant ses droits : En vérité, dit-il, avec ces cheveux blancs, monsieur, et cette figure vénérable qui jamais vous croiroit capable.... Mais enfin ma femme est ici, et je prétends la voir. — Votre femme, dites-vous ? Quelle est-elle ? quel est son nom ? Je vous jure que je n'ai pas l'honneur de la connoître. — Mais la voiture dont elle s'est servi est encore à votre porte. — Quelle voiture ? — Celle-ci : voyez plutôt. — Vous êtes dans l'erreur : cette voiture est celle de ma sœur ; elle arrive dans l'instant. Au reste, pour vous tranquilliser totalement l'esprit, toute ma maison vous est ouverte. Voyez, cherchez ; et si vous trouvez ici d'autre femme que ma sœur, accusez-moi d'imposture.

Le pauvre B.***, un peu confus, dévina sa mésaventure : que le maudit siacre, distrait par l'embarras de la rue du Bac, aura pris une voiture pour une autre. Mais enfin il faut prendre un parti : il balbutie quelques excuses, et sort. Comment faire ? point de carosse ; il est en pantoufles, en robe de chambre, à plus d'une lieue de chez lui, et pour surcroît de détresse la pluie tombe à verse. Au risque d'être hué, il reprend le chemin de Paris : il repasse par le boulevard, la rue de Sèvres, la rue du Bac. Le voilà près de la rue de l'Université, échevelé, mouillé, crotté jusqu'à la ceinture, et poursuivi par les enfans qui le prennent pour un masqué. Il n'y tient plus ; un de ses amis demeure à l'entrée de cette rue ; il se le rappelle heureusement et se réfugie chez lui. On l'entoure, on l'interroge : que lui est-il arrivé ? On l'introduit enfin dans le salon : qu'y trouve-t-il ? sa femme qui faisait tranquil-

lement de la musique avec les filles de son ami ! — A cette surprise il ne put s'empêcher d'éclater de rire : il eut la bonne foi de raconter son aventure. Fut-il sage ? on le caressa , on le plaisanta , on le sécha ; et il ne fut plus jaloux.

(*Ext. des Lettres d'un Mameluck*).

A U R É D A C T E U R .

Depuis long-tems je voyois avec peine que les desirs des femmes étoient loin d'être remplis relativement à leur toilette. Les manufacturiers ont beau faire des efforts pour donner à leurs étoffes le plus de transparence possible , elles n'auront jamais que celle dont le fil , le coton et la soie sont susceptibles ; et malheureusement il est bien reconnu qu'elles n'en ont pas assez. J'ai donc cru m'occuper d'une manière très-louable , en cherchant à découvrir quelque moyen d'obvier à cet inconvénient. Par le secours de divers agens chimiques, je suis parvenu à faire du cristal , une matière qui se file avec la même facilité que la soie , sans rien perdre de sa diaphanéité. J'ai mis , sans perdre de tems , ma découverte à profit ; j'ai monté tout de suite une manufacture , où l'on fabrique des étoffes de cristal propres par leur poli et leur moëlleux à être employées à toute espece de vêtemens et de parures. Les femmes seront là-dedans comme dans une caraffe , et j'espère les voir toutes , l'hiver prochain , habillées de ma façon. Elles seront aussi visibles que ces petits poissons rouges qu'on met dans des bocaux pour le plaisir de les observer plus à l'aise , et qui n'ont rien de caché pour personne. Les dames , dans leurs vêtemens , ne paroissent chercher que le frais et la transparence ; j'espère avoir rempli parfaitement ces deux objets, et leurs rhumes du mois de frimaire prochain m'en diront des nouvelles.

L...

A N E C D O T E .

M. de Réaumur , à l'âge de 80 ans , et M. de Fontenelle , à celui de 95 , faisoient leur cour à Madame Geoffrin. M. de Fontenelle , affectant d'être jaloux de son rival , que Madame Geoffrin appelloit son *Monsieur* , fit l'impromptu suivant :

Votre *Monsieur*, malgré les dehors qu'il affecte,
Contre moi quelque jour , jurera , pesterà :

Il croit que je suis un insecte.

Hé bien ! il me disséquera.

Me disséquant , il trouvera

Que je vous honore et respecte ,

Puis un petit *et cætera*.

T A P I S S E R I E S .

De simples papiers , voilà les tentures actuelles : et , comme le français est le peuple le plus gai du globe , la mode actuelle veut

que la teinte de ces papiers soit de la teinte la plus lugubre. Cela est à merveille ; car il est de droit que la mode soit toujours au rebours du sens commun. Au reste , il y a peut-être en cela , une petite politique de la coquetterie : comme dans nos salons les femmes font à leur tour tapisserie sur la tapisserie elle-même , plus le fond est sombre , plus leur éclat ressort. Elles se jugent comme les bronzes , dont la dorure resplendit mieux sur une tenture rembrunie !

L. V.

LOGOGRIPE.

Je suis avec ma tête une molle matière ,
 Que l'on étend , fond , roule ou pétrit à son gré ;
 Ma tête à bas , je peins le courroux , la colère ,
 Et je deviens un mot à Phœbus consacré.
 En retranchant ma queue , une autre anatomie
 Va faire de moi certain bruit
 Que la surprise ou la douleur produit ,
 Et qui , chaque matin , renouvelle et varie ,
 Dans tout Paris qu'il assourdit ,
 En *ut* , en *sol* , en *ré* , sa burlesque harmonie.

B.

M O D E S.

Les pierres antiques et , à leur défaut , les coquilles gravées sont plus en vogue que jamais : pour les étaler avec plus de profusion , les élégantes de la classe opulente ont remis à la mode les grands colliers , dits *sautoirs*. À chaque retroussis de leurs bouts de manches drapés , est fixée une antique ; et dans leurs coëffures , les bandeaux ou les diadèmes , les cintres de peignes et les têtes d'épingles ne présentent que des antiques. Dans les magasins de modes comme dans ceux de lingerie , on appelle *gaufrees* des capotes piquées en façon de moules à gaufres ; elles sont presque aussi communes en petit taffetas qu'en organdie. Pour robes de parure , on emploie beaucoup de taffetas blanc très-souple et de crêpe noir. Toutes les manches sont drapées et toutes les queues sont traînantes. On voit quelques juives sur des robes à queue.

EXPLICATION DE LA GRAVURE , N°. 493.

Ce costume est du plus grand négligé.

Tout ce qui est relatif à ce Journal , doit être adresse' , port franc , au citoyen La Mésangère , rue Montmartre , n°. 132 , près celle du Mail , vis-à-vis le café de la Victoire ,